

Quand Montréal s'appelait Hochelaga

Normand Clermont

Number 27, Fall 1991

350 fois Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

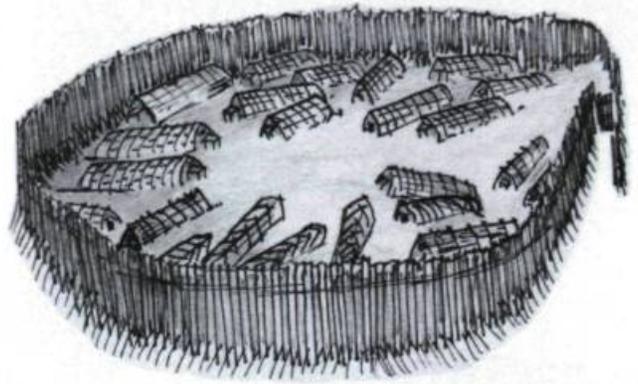
[Explore this journal](#)

Cite this article

Clermont, N. (1991). Quand Montréal s'appelait Hochelaga. *Cap-aux-Diamants*, (27), 14–17.

QUAND MONTRÉAL S'APPELAIT HOCHELAGA

Au tout début, il y avait Hochelaga. Ensuite, ce fut Ville-Marie et, un peu plus tard, Montréal. Cependant, la métropole est devenue si grande qu'il est presque impossible d'y retrouver Hochelaga...



*«La ville est toute ronde close de bois... et il n'y a qu'une porte qui ferme à barre... Il y a dans cette ville environ cinquante maisons.»
(Dessin de l'auteur).*

par Normand Clermont*

À L'ÉTÉ DE L'AN 1534, JACQUES CARTIER CABOTE dans les eaux du golfe du Saint-Laurent. Après avoir franchi le détroit de Belle-Isle, il longe une partie de la très basse côte Nord ainsi que la côte ouest de Terre-Neuve. Il remarque ensuite les îles de la Madeleine et apprécie les gras paysages de l'île du Prince-Édouard qui contrastent avec ce qu'il appelle la «terre de Caïn». Puis, il touche la terre ferme à quelques reprises et prend un premier contact avec les populations locales. À la mi-juillet, il jette l'ancre dans la baie de Gaspé et y rencontre, pour la première fois, un groupe d'environ 200 Améri-

diens, ceux que l'on appellera, plus tard, des Iroquoiens de la Laurentie.

Ils se parlent par signes mais se comprennent mal. À la manière des découvreurs du temps, Cartier cherche alors à les séduire, puis il en capture quelques-uns avec lesquels il fait d'abord voile vers Anticosti et ensuite, vers son port de Saint-Malo.

L'année suivante, en 1535, le roi François 1^{er} croit bon de poursuivre l'exploration en retournant Cartier sous les mêmes latitudes. Entre temps,



*Cette lithographie d'Andrew Morris (c. 1848-1850) illustre la première rencontre de Jacques Cartier et des Amérindiens qui habitaient Hochelaga en 1535.
(Archives nationales du Canada. C-42247).*

ce dernier a eu l'occasion d'échanger quelques mots avec les Iroquoiens kidnappés qui lui apprennent l'existence d'un immense pays en amont des espaces déjà parcourus. Vérifier ces propos: telle est la mission de Cartier. Il repart de Saint-Malo le 19 mai et arrive à Terre-Neuve le 7 juillet.

Passant à l'embouchure du Saguenay le premier de septembre, il rencontre des gens avec qui ses prisonniers échangent mais il ne s'attarde guère. A cet endroit, le fleuve se rétrécit et il remarque la transition entre les eaux salées et les eaux douces. Il comprend que ce fleuve n'est pas un détroit et que cette route d'eau ne peut directement mener aux Indes orientales. Il continue néanmoins et arrive le 7 septembre à la hauteur de l'île d'Orléans. Il y a une réception et le lendemain, le chef de la place peut enfin revoir ses fils: Taïnoagny et Domagaya.

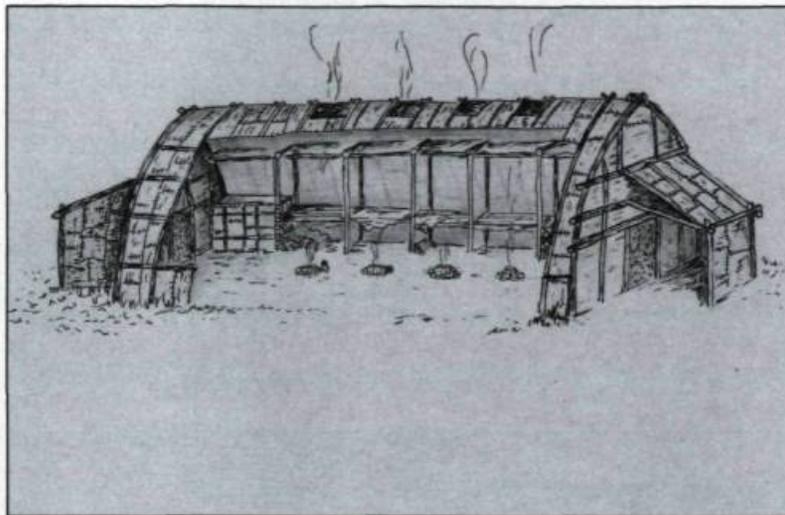
Après quelques civilités, Cartier remonte la rivière Saint-Charles et, à proximité du ruisseau Lairret, commande à ses hommes de dresser un camp d'hivernement. Après un repos de quinze jours, il décide de continuer l'exploration vers le pays évoqué dans les récits, que ses informateurs appellent la province d'Hochelaga. Avec une partie de l'équipage, il remonte lentement les courants à bord de son galion: l'*Émérillon*. Il dessine un chemin sur des cartes, aujourd'hui perdues, et sonde les fonds comme tout bon marinier. Arrivé au bout du lac Saint-Pierre, le 28 septembre, il croit préférable d'y ancrer son petit navire et de continuer le trajet en utilisant les barques à voile. Il part le lendemain.

L'hospitalité a une ville!

Il met enfin pied à terre sur l'île de Montréal. Le 2 octobre, un millier de personnes, hommes, femmes et enfants, «se rendirent au devant de nous...et nous firent aussi bon accueil que jamais père ne fit à son enfant». Il y a la fête et Cartier se retire dans ses barques pour souper et dormir.

Le lendemain, de bon matin, «le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre. Ils partent avec trois hommes de la dite ville de Hochelaga» pour aller visiter l'île. Suivant alors un sentier sous la chênaie, après une marche qui lui semble être d'environ une lieue et demie (sans doute moins), Cartier rencontre un dignitaire d'Hochelaga venu l'accueillir. C'est une coutume d'aller ainsi souhaiter la bienvenue à l'orée du village et d'honorer les visiteurs de marque. Ensemble, ils marchent encore environ une demi-lieue et voilà que le paysage s'ouvre. «Alors commençames à trouver les terres labourées et belles, grandes campagnes pleines du blé de leur terre...et, au parmi de ces campagnes, est

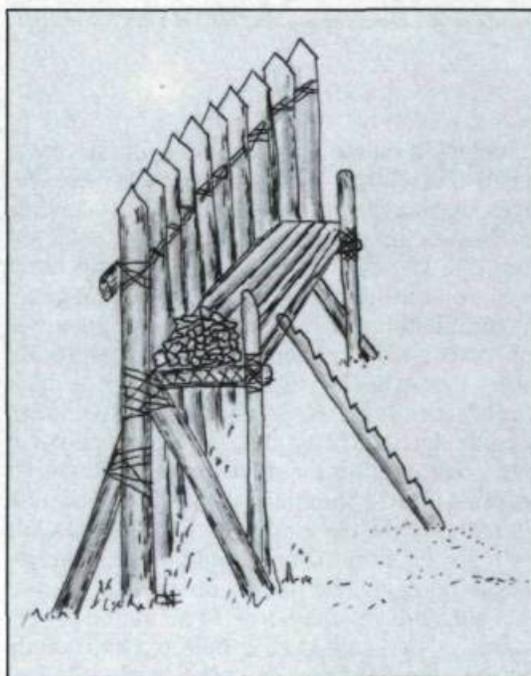
située et assise la dite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est, sur tout son pourtour, labourée et fort fertile, et de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le mont Royal».



La maison iroquoienne était une structure de perches recouverte d'écorce. Sa largeur était divisée par la ligne des foyers où les familles résidentes, souvent apparentées, entraient en contact. (Dessin de l'auteur).

L'été indien

Ce jour du 3 octobre 1535 correspond, dans notre calendrier actuel, au 14 octobre, depuis la réforme du calendrier grégorien, en 1582. Il fait beau. Il fait clair et la nature s'est habillée de ses dernières couleurs d'automne. Le parterre forestier est couvert de glands. Les poissons sont séchés. Le maïs égrené est dans les réserves. Les maisons sont pleines et sentent l'abondance. Il règne à Hochelaga un certain climat d'euphorie: notre premier été indien!



Pour encercler Hochelaga d'une solide palissade, il fallut couper 5 000 arbres de 15cm de diamètre, les ébrancher, les transporter, les mettre dans une tranchée, les relier et y construire des zones intérieures de défense. (Dessin de l'auteur).

C'est durant la matinée que Cartier visite le village. Il occupe un espace arrondi d'environ quatre hectares, un diamètre d'environ 225 mètres. C'est du moins ce qu'on déduit des indications de Cartier qui nous dit qu'il y a une cinquantaine de maisons d'au moins 50 pas de longueur chacune et d'une largeur d'une douzaine de pas ainsi qu'une place centrale, plus ou moins carrée, «spacieuse d'un jet de pierre». En supposant qu'un pas mesure environ 80 centimètres et en estimant la superficie moyenne des maisons à 384 mètres carrés, on obtient une surface d'occupation de 19 200 mètres carrés pour les 50 maisons. Si l'espace dégagé pour la circulation intérieure équivaut à l'espace occupé de la palissade, on arrive alors à une superficie de 38 400 mètres carrés. À ce total, il faut ajouter l'espace de la place qui devait occuper plus de 50 mètres de côté ou 2 500 mètres carrés.



C'est ainsi que Ramusio comprit en 1556 le récit du retour des visiteurs malouins vers leurs barques. (Détail du Plan de Ramusio, 1556).

Un village d'une telle superficie peut être associé, d'après nos connaissances, aux gros villages iroquoiens historiques et préhistoriques tardifs. Ces dimensions rendent aussi tout à fait plausible la population estimée à 2 000 habitants, soit une quarantaine par maison. En général multifamiliales, les maisons iroquoiennes sont divisées, à l'intérieur, par une large allée de foyers domestiques. Chacun d'eux sert à deux familles occupant respectivement les espaces latéraux. Or, une maison de 40 mètres peut fort bien compter cinq ou six foyers pour desservir de dix à douze familles, réunissant ainsi une quarantaine de personnes. Ces précisions sur les maisons iroquoiennes nous permettent de comprendre la description de Cartier: «il y a plusieurs âtres et chambres; et au milieu de ces maisons, il y a une grande salle par terre où ils font leur feu, et vivent en communauté».

Ces maisons sont «toutes faites de bois, couvertes et garnies de grandes écorces et pelures d'arbres, aussi larges que tables et bien cousues, avec art, selon leur mode». À l'intérieur, la structure de perches est supportée par des pieux eux-mêmes joints par d'autres perches permettant alors d'y construire des plates-formes ressemblant à des «greniers...où ils mettent leur maïs» et les autres produits des jardins. Ces pieux permettent aussi de diviser l'espace en unités familiales que Cartier appelle abusivement des «chambres». C'est là que les gens se retirent pour se coucher «sur des écorces de bois, étendues sur la terre», enveloppés dans les «couvertures de peaux de bêtes sauvages». C'est là aussi qu'ils rangent leurs ustensiles ménagers et leurs petites propriétés. Il y a encore, généralement aux extrémités, «de grands vaisseaux, comme tonnes, où ils mettent leur poisson, savoir: anguilles et autres qu'ils sèchent à la fumée durant l'été, et en vivent l'hiver; et de ce poisson ils font un grand amas, comme nous avons vu par expérience».

On y accumule aussi beaucoup de bois de chauffage, coupé en bordure des jardins. Ces maisons rapprochées, sans fenêtre, sombres, exigües, souvent enfumées, aux parois minces, sont relativement faciles à chauffer mais exigent un feu continu car elles se refroidissent très vite.

À Hochelaga, ces habitations se trouvent entourées d'une épaisse palissade de pieux d'au moins 10 mètres de hauteur. À différents endroits, cette palissade soutient des «manières de galeries» auxquelles on accède en utilisant des échelles de pieux crantés et où s'accumulent des «rochers et cailloux, pour la garde et la défense» du village. Il n'y a qu'une seule «porte et entrée, qui ferme à barres» et qui doit être très étroite, comme dans d'autres sites iroquoiens.

Ta pelleterie contre mon miroir!

La rencontre cérémoniale avec la population s'effectue au milieu de la place publique. Avec les femmes d'abord, ensuite avec les hommes et enfin avec «le Roi et seigneur du pays qu'ils appellent en leur langue agouhanna, lequel était assis sur une grande peau de cerf...et ayant, autour de la tête, comme couronne, une sorte de bandeau rouge fait de poils de porc-épic», qu'il offre à Cartier. En retour, Cartier distribue des haches, des couteaux, de la verroterie, des bagues d'étain et fait «sonner les trompettes et autres instruments de musique, de quoi le peuple fut fort réjoui».

Il doit être environ midi quand il sort du village pour aller sur le mont Royal «distant de la ville d'un quart de lieue. De là, nous eûmes vue et connaissance de plus de trente lieues». Il aperçoit les Laurentides vers le nord et les collines

montréalaises vers le sud. Il peut aussi admirer les rapides de Lachine près desquels il est débarqué et le fleuve qui coule en direction sud-ouest, vers le pays où «il y avait des agoduda, c'est-à-dire des mauvaises gens, armées jusque sur les doigts...et qui menaient la guerre continue».

Après cette randonnée, les Malouins, fourbus, regagnent leurs barques au pied des rapides. Ils ont marché plusieurs kilomètres et, au retour, quand les Hochelagiens «voyaient nos gens épuisés, ils les chargeaient sur leurs épaules comme sur des chevaux et les portaient». Avant que la noirceur ne les surprenne, ils font «voile pour retourner à leur galion...et tant fimes que nous arrivâmes à notre galion le lundi, quatrième jour d'octobre». De retour à leur camp d'hivernement près de Stadaconé, le lundi suivant, ils se préparent à vivre de nouvelles aventures.

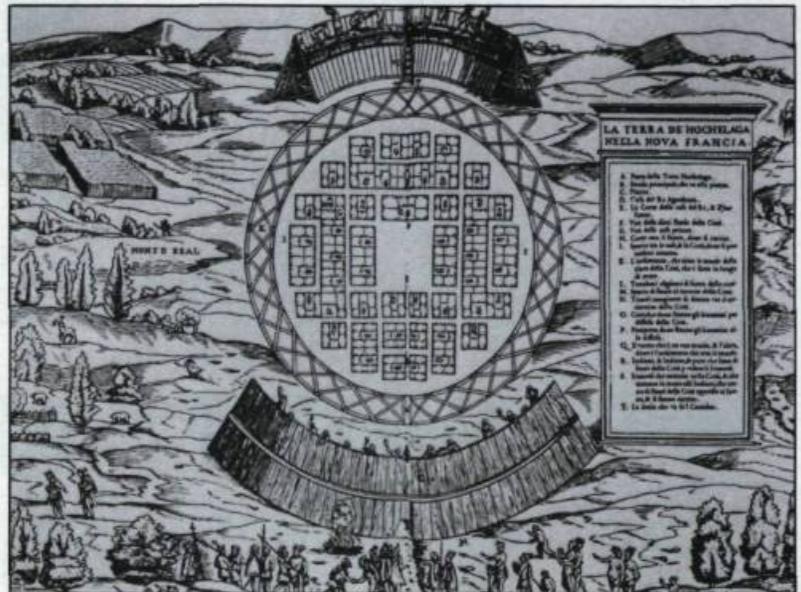
Mais où est donc Hochelaga?

En ce dimanche 3 octobre 1535, Cartier passe quelques heures à Hochelaga, sans doute le plus grand village des Iroquoiens du Saint-Laurent. Le lieu exact de la rencontre n'a cependant jamais été repéré. L'opinion la plus répandue veut que le village, situé au milieu des champs cultivés, se dresse sur une terrasse sablonneuse, à proximité d'une source d'eau potable, à environ un kilomètre du sommet du mont Royal. Il est curieux que ce site n'ait jamais été retrouvé. En effet, un espace de quatre hectares contenant de nombreux indices matériels d'occupation passe difficilement inaperçu. Par ailleurs, si le village a abrité 2 000 personnes pendant au moins 10 ans, il devait se trouver à proximité un cimetière relativement important. Longtemps, les spécialistes ont prétendu que le site Dawson, près de l'université McGill, pouvait être Hochelaga. Si ce site témoigne de la présence tardive des Iroquoiens du Saint-Laurent, aucune indication ne confirme qu'il s'agit là du village visité par Cartier. D'après les responsables des fouilles en 1860, l'espace occupé était beaucoup trop restreint. De plus, si le village se trouvait effectivement dans ces parages, Cartier l'aurait vraisemblablement mentionné dans sa description du paysage aperçu du haut de la montagne. Il ne le fait pas.

Par ailleurs, quand on circonscrit le mont Royal d'une ligne «d'un quart de lieue» (environ un kilomètre) on n'y trouve alors, sur le plan archéologique, que du silence. Il est certain qu'Hochelaga ne se situe pas à l'endroit où Maisonneuve érige son fort, en 1642, et il est probable qu'il se trouve au-delà de la terrasse qui longe la rue Sherbrooke. Le campus de McGill loge dans ce périmètre mais, plusieurs autres



«Ils ont des mortiers de bois comme à piler le chanvre et ils battent, avec des pilons de bois, leur blé qu'ils transforment en farine».
(Dessin de l'auteur).



(G.B. Ramusio. Navigazioni e Viaggi. Venise, 1556).

endroits réunissent des caractéristiques intéressantes comme le parc Jeanne-Mance, le parc Outremont et le petit parc situé au coin de l'avenue Van Horne et de l'avenue Pratt, où des chercheurs ont découvert des squelettes, en 1924. Ailleurs, le développement urbain a sans doute détruit les restes fragiles de cette présence iroquoise. Seule une rue en témoigne: Hochelaga. Elle est cependant trop loin pour que son aire touche l'espace de l'ancien village iroquoien.

Quelque temps, quelque part, sur les cendres froides de «la ville de Hochelaga, près et joignant une montagne...de dessus laquelle on voit fort loin», certains ont construit un quartier du Montréal actuel. Ce lieu, encore à découvrir, recèle peut-être encore de modestes indices de ce temps où Montréal s'appelait Hochelaga. ♦

*Professeur, université de Montréal